

Plus de quatre mille petits migrants ont fait leur rentrée

■ Ils sont inscrits dans des classes passerelles, le temps d'apprendre le français.

Jeudi, 8h15 du matin. C'est le moment tant attendu par de nombreux enfants. La rentrée des classes. Ils se sont couchés tôt la veille, ont préparé leurs cartables et s'extasiaient déjà de revoir leurs camarades.

Jeudi, l'heure de la rentrée a également sonné pour des élèves un petit peu particuliers. Ils ne parlent pas, ou très peu, français et viennent de Syrie, d'Irak, d'Afghanistan et d'autres pays en guerre. Ces enfants, ce sont les petits migrants arrivés il y a peu avec leur famille en Belgique.

Des classes de transition

Cette année, ils seront plus de 4000 à rejoindre les bancs des écoles de la fédération Wallonie-Bruxelles. Plus d'un millier d'enfants en maternelle, deux mille en primaire, et plus de 1500 en secondaire. Le nombre d'élèves primo-arrivants est difficile à établir dès le début du mois de septembre. Les chiffres donnés sont estimés sur la base du nombre d'élèves arrivés pendant l'année 2015-2016. En effet, un enfant migrant peut faire son entrée dans l'école à n'importe quelle période de l'année.

Ces enfants, qu'ils soient encore demandeurs d'asile ou reconnus réfugiés, sont accueillis dans des classes Daspa (Dispositif d'accueil et de scolarisation pour primo-arrivants). L'objectif de ces

classes appelées anciennement "classes passerelles" est de permettre à l'enfant d'apprendre ou de se familiariser avec le français et de pouvoir ainsi rejoindre plus tard une classe "d'âges" au sein de l'école.

Que ce soit en primaire ou en secondaire, les enfants sont réunis en groupes en fonction de leur niveau de français. Les classes les plus faibles sont les classes "alpha". Les enfants qui les rejoignent sont pour la plupart analphabètes, ne savent ni lire ni écrire. Il s'agit souvent d'élèves qui n'ont pas été à l'école depuis plusieurs années ou qui n'y sont simplement jamais allés, à cause de la guerre qui sévit dans leur pays. En pleine rupture de scolarité, il est alors du rôle des professeurs de leur (re)donner goût à l'école et cela, avec un défi supplémentaire, celui de leur parler uniquement français.

La période d'adaptation au sein de ce programme est limitée. Les enfants pourront y rester entre une semaine et un an. Exceptionnellement, le cursus peut être prolongé de six mois.

Un an n'est pas suffisant

Il y a encore un an, ces groupes d'enfants étaient

pour la plupart des têtes blondes venues de l'Europe de l'Est. Leur arrivée en Belgique n'avait pas entraîné de rupture de scolarité et ils ont pu s'adapter plus facilement à l'école et à ses exigences.

Pour les enfants provenant du Moyen-Orient par contre, la situation est plus complexe. L'apprentissage est plus lent et un an en classe Daspa ne leur suffit souvent pas. Pourtant, à la suite de ces douze mois, le corps enseignant doit déterminer dans quelle classe se retrouvera l'enfant.

Il est du rôle des professeurs de leur (re)donner goût à l'école et cela, avec un défi de plus: celui de leur parler français uniquement.

"Parfois, nous plaçons l'enfant dans des classes avec des élèves de son âge parce que nous croyons en ses capacités d'apprentissage. Mais parfois, cela se passe mal." En ce qui concerne le secondaire, les professeurs dirigent parfois l'adolescent vers un enseignement différencié, vers le technique ou le professionnel.

L'ensemble des directeurs des établissements concernés ont demandé à la ministre de l'Éducation, Marie-Martine Schyns (CDH) de permettre l'allongement de la période d'apprentissage à deux ans pour les élèves en difficulté. En fonctionnant par années "passerelles" complètes, les élèves qui sont prêts à rejoindre les classes classiques ne doivent pas le faire en cours d'année et n'auront ainsi pas à rattraper la matière vue depuis septembre.

Louise Vanderkelen

À savoir

De lourds traumatismes

Les élèves traumatisés par les horreurs de la guerre ont souvent plus de mal à accrocher. C'est le cas des enfants venus de Syrie. *"Je me souviens d'un jour où un élève a ouvert une bouteille d'eau pétillante. Certains élèves ont eu tellement peur qu'ils ont caché leur tête entre leurs mains. Apparemment, l'ouverture d'une bouteille d'eau pétillante ressemble à s'y méprendre à son précédent l'explosion d'une bombe"*, raconte Christine Louveau. Les enseignants jouent parfois le rôle d'assistants sociaux et viennent en aide aux familles démunies. *"Une maman m'a un jour serrée dans ses bras parce que nous lui avions donné une casserole et six verres"*, se souvient la directrice, L.V.

Les cours en classe Daspa menacés par le manque de périodes distribuées aux écoles

■ Dix-sept enfants migrants sont rentrés en classe Daspa de primaire au Campus Saint-Jean.

Reportage
Louise Vanderkelen

Le premier septembre, à 8h, les abords du Campus Saint-Jean à Molenbeek sont bien animés. Sacs à dos bien chargés, coupes de cheveux soignées et, pour la plupart, sourire jusqu'aux oreilles, des dizaines d'enfants se séparent de leurs parents pour rejoindre la cours de récréation où leurs camarades, quittés quelques mois plus tôt, s'amusent déjà. Au sein de ce gigantesque établissement centenaire, où

sont donnés des cours de la maternelle au secondaire, un local est spécialement réservé à un accueil particulier.

Ce jeudi, les professeurs chargées des classes Daspa de primaires reçoivent les parents des enfants qui rejoindront ces classes pour l'année à venir. Elles doivent leur faire compléter des documents relatifs au fonctionnement au sein de l'école et aux habitudes de leur marmot.

La classe comme théâtre

Les parents présents regardent les papiers d'un air dubitatif. Les enseignantes tentent tant bien que mal de leur mimer les actions afin qu'ils comprennent de quoi il ressort et quand cela est nécessaire, elles font appel à un enfant déjà passé par une classe Daspa l'année précédente afin d'aider à une traduction.

Parmi les dix-sept enfants présents, certains sont arrivés au cours du cursus précédent et ont encore quelques mois à faire avant d'être transférés. Les petits nouveaux se sont regroupés autour d'une table et se regardent dans le blanc des yeux, un peu timides.

Pourtant, beaucoup d'entre eux viennent de Syrie (13/17) et maîtrisent l'arabe, leur langue maternelle. Mais, ils ont bien compris qu'ici ils doivent s'exprimer en français. Les anciens, beaucoup plus à l'aise, ne perdent pas une seconde pour briser la glace et l'ambiance se détend rapidement.

Les cartables déposés à côté du banc, les trois enseignantes présentes commencent leur première leçon de l'année: *"Je m'appelle"*. Tour à tour, parfois timidement, les enfants se présentent à la classe. Firas, Youssef, Mohammed, Isra,

Hiba et les autres enfants y prennent du plaisir et finissent l'exercice avec un sourire satisfait. Les cours sont avant tout pratiques et permettront aux enfants d'entretenir une conversation simple en français.

Les trois enseignantes font de grands gestes théâtraux pour se faire comprendre. En utilisant le mime, en pointant du doigt des objets et en articulant bien, les enfants n'ont pas de difficultés à les comprendre. Ils éclatent de rire à plusieurs reprises mais restent calmes et attentifs. La deuxième leçon peut commencer.

"Montre-moi ton pays"

Un petit peu de géographie pour continuer. Les enfants apprennent très rapidement, malgré quelques difficultés pour distinguer féminin et masculin. Le

petit Mohammed annoncera ainsi à sa classe qu'il est "syrienne" avant de se corriger.

Vient ensuite le moment de situer leur pays d'origine sur la carte du monde affichée au tableau. Quelques élèves y arrivent rapidement. Pour d'autres, il faut un peu plus de temps. Tous y arrivent au final et retournent fièrement s'asseoir un sourire en coin, satisfaits de leurs progrès.

Un manque de périodes distribuées

Vers dix heures, la cloche n'a pas encore retenti mais la première leçon est déjà terminée. Dans un calme impérial, collation en main, les enfants rejoignent la cour de récréation. En surveillant d'un coin de l'œil les groupes d'élèves, les enseignantes font part de leurs inquiétudes. Peu de périodes ont

en effet été distribuées au Campus Saint-Jean afin d'organiser ses cours, pourtant gourmands en heures.

Et qui dit peu de périodes, dit peu de professeurs. La directrice explique d'ailleurs avoir dû licencier une de ses enseignantes pour l'année scolaire car 87 heures lui ont été retirées. *"La ministre a, il est vrai, créé plus de périodes mais, de nouvelles classes Daspa ayant été créées l'année dernière, elles ont été distribuées à un plus grand nombre d'établissements."*

Un comptage du nombre d'élèves sera effectué fin septembre et permettra peut-être au Campus Saint-Jean de récupérer quelques périodes, sans certitude toutefois. Dans le doute, la directrice a préféré jouer la carte de la prudence en faisant appel à un nombre limité de professeurs.

Les cours sont avant tout pratiques et permettront aux enfants d'entretenir une conversation simple en français.